ZELL

L'AUTRE VISAGE

PRÉFACE
DE
PAUL REBOUX

37082



NOUVELLES EDITIONS DE PARIS
JACQUES LANVIN, EDITEUR
MCMXXXVII

L'AUTRE VISAGE

8 Y2
84130



DU MEME AUTEUR :

TETE DE LOUP

Roman (Flammarion, Ed.) ..... 1 vol.

MORPHO

Fasquelle ..... 1 vol.

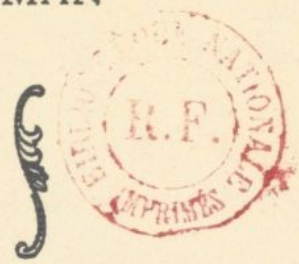
LES VOLUPTES DE LA DANSE

(Ed. du Monde Moderne) ..... 1 vol.

ZELL

L'AUTRE VISAGE

ROMAN



NOUVELLES EDITIONS DE PARIS
Rue de la Pépinière, 10,
PARIS

MCMXXXVII

Tous droits de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by Nouvelles Editions de Paris 1937.

Je dédie ce livre à mon ami et collaborateur, le poète Paul Mourousy, en souvenir de nos dissertations sur le sujet de « L'Autre Visage », et des heures de féerie passées au bord de l'Océan, sur les dunes de « Bonne-Anse ».

Avec ma fidèle affection,

ZELL.

— PREFACE —

« *UNE MINUTE, S'IL VOUS PLAIT* »

— Zell...

— Vous dites ?

— Oui, Zell. C'est un pseudonyme. Mais c'est un pseudonyme qui s'est fait un nom... L'écrivain — une femme charmante — qui signe ainsi, est mariée à un Russe. Notre mémoire de lecteurs occidentaux, accablée, ne se déciderait pas à retenir ce nom harmonieux mais long et tout hérissé de consonnes. Mais « Zell », c'est net, léger, gracieux, inoubliable. Zell, c'est un effleurement d'hirondelles : flèche aiguë et prompte qui vous frôle et va droit vers son but.

Par son probe et beau talent, Zell se taillera avant longtemps une place de choix dans les lettres françaises actuelles.

Zell, l'auteur de Morpho, de Tête de Loup, de Volupté de la Danse, atteste la maîtrise avec laquelle elle sait « dépister » et traduire les plus obscurs tressaillements de l'âme masculine aussi bien que ceux de l'âme féminine.

Et Zell nous offre ici un nouveau livre : « L'autre visage ».

Quel est ce visage ?

Celui de l'homme qui feint d'être un homme

froid, sec, pratique, pour plaire à une jeune personne très moderne.

Assurément, c'est cela qu'elle doit préférer. Le temps n'est plus des amoureuses romantiques. La sensibilité a passé de mode. De la tendresse? C'est aussi désuet que les manches à gigot et les crinolines. Et les jeunes femmes, comme on sait, respectent la mode même quand elle prescrit l'insensibilité.

Or voilà que cette femme, jugée froide, se transforme, grâce à des initiations de sensualité, irréprochables, peut-être, mais opérantes. Voilà que des confidences d'amie, voilà que...

Mais j'allais vous raconter ce livre !

Vous le lirez. Cela vaudra mieux. Car, dans les pages qui suivent, vous découvrirez une à une, et même souvent en bouquet, les qualités par lesquelles l'auteur mérite notre sympathie : un style clair, des dialogues vivants, le goût du pittoresque, le don de la couleur.

On dit que les romans sentimentaux et physiologiques ne sont plus la nourriture intellectuelle souhaitée par le public d'aujourd'hui.

Quelle erreur!

Ces romans-là ont un avantage qui devrait les mettre au premier rang de toute la production intellectuelle contemporaine. Ils ont une supériorité rare, irrésistible, souveraine : ils ne nous parlent pas de politique !

Paul REBOUX.

I

La pluie cravachait les vitres.

Robert Dranet, la porte d'entrée refermée, entendit le pas de Marjorie, sa femme, s'éteindre dans l'escalier ; puis ce fut, dans ce quartier calme encadrant les jardins du Champ-de-Mars, un bourdonnement lointain, confus ; ce que nous appelons à Paris : le silence.

Les choses, se dit le jeune architecte, se passeraient comme à l'ordinaire. La domestique partirait à son tour, mais ne profiterait de sa liberté qu'après le repas. Il conclut : « Je ne serai vraiment seul que vers neuf heures ». Comme il eût aimé, cependant, profiter immédiatement de son isolement!

Il réfléchit : « Marjorie croit à ma sortie avec des amis, il faut donc que je dîne dehors, quitte à rentrer aussitôt, pour bien jouir de cette soirée tranquille. Si je restais, une indiscrétion serait à crain-

dre. Elle paraissait furieuse, ma femme, songea-t-il. Mais tant pis! J'ai horreur des rastas avec lesquels Marjorie va passer la soirée. »

Revenu dans sa chambre, et au moment où il s'apprêtait à changer de costume pour aller au cercle, Léontine frappa à la porte. C'était une grosse fille, aux yeux toujours écarquillés, aux joues rouges et luisantes, toutes semblables à des pommes d'apparat, frottées d'huile ; une excellente servante d'ailleurs.

— Pardon, Monsieur, dit-elle, je suis envoyée par Laurence, notre femme de ménage, à qui le boulanger a donné des places de cinéma. Si Monsieur n'a plus besoin de moi? Et puisque Monsieur et Madame dînent dehors, j'en profiterai. J'ai déjà mangé, pour être libre à huit heures. Si ça ne contrarie pas Monsieur ? Madame a dit de ne pas l'attendre. Monsieur voudra bien prévenir Madame, que de toutes façons, je rentrerai pour minuit.

— Mais c'est entendu, c'est parfait, approuva Robert Dranet. Demain matin, avertissez-moi, quand Madame sonnera pour son café au lait... Voyons... c'est tout. Passez une excellente soirée.

— Oh! oui, Monsieur, Merci, Monsieur!

La domestique s'éloigna pour rassurer sa « copine » et passa vivement dans l'office. Robert tra-

versa l'antichambre, après avoir entendu claquer la porte. Il guetta le bruit des verrous de sûreté que Léontine fermait de l'extérieur. Après le déclic connu, il exulta : « Chic! Chic! Chic! » Il avait gardé de son enfance isolée, l'habitude de parler haut, parfois, lorsqu'il était seul.

Il ouvrit sa penderie afin d'y remettre le veston préparé quelques instants auparavant. Sur un cintre, le vêtement, accroché à une patère, surmonté du feutre noir, évoquait une curieuse silhouette de fêtard avachi. Robert le salua et s'en saisit, en blaguant :

« Bien des regrets, Monsieur Dranet, mais « Bobby » — et il se frappa la poitrine de trois doigts réunis — « Bobby » va mettre sa vieille défroque et ne sortira point. »

Il tendit l'oreille et marmotta :

« Un temps à ne pas mettre un clochard dehors! »

Le vent secouait au-dessus de sa tête les grinçants vasistas du dernier étage.

Il enfila un vieux pyjama mordoré, déformé, pâli aux coudes. Sa femme, la veille encore, à ce sujet, s'exclamait :

« Jette cette loque, voyons! Bien la peine que je me sois donnée tant de mal pour te choisir l'étoffe aubergine de ton nouveau vêtement d'intérieur. Pourquoi ne le portes-tu pas ? » Il riposta:

« Nous aimons, nous autres hommes, certains habillements qui ont pris nos plis ».

A part soi, il sourit amèrement, se disant : Si nos épouses s'adaptaient aussi bien, quel rêve ! Ce serait trop beau.

Les mains dans les poches, il resta quelques instants au milieu de la pièce, en serrant les mâchoires ; ce qui fit saillir sur chacune de ses joues, une protubérance musculaire Ce tic, il le tenait également de son enfance malheureuse, lorsqu'il remâchait tant de tendresse jamais formulée, douloureusement refoulée en lui-même. Arrivé à l'âge d'homme — ainsi le voulait la fatalité — il dut continuer à dissimuler et à se contenir.

La domestique n'ayant pas fermé les volets, une cascade giclait contre les vitres. Il tira les rideaux. Pivotant sur lui-même, il dut s'avouer : « Nom d'un chien, j'ai une de ces faims ! Mais, par ce temps, cela m'ennuie trop de sortir. »

Il passa dans la cuisine. Les deux plateaux des petits déjeuners se trouvaient préparés sur une nappe de toile cirée blanche. Ouvrant le garde-manger, il trouva un camembert à point, d'un ivoire onctueux et le reste d'une flûte de pain, légèrement brûlée au bout : ce qui l'enchanta. Dans la glacière, il découvrit un quart de foie gras de la veille, une canette de bière et le beurrier embués de fraîcheur. D'un compotier, il escamota trois

mandarines feuillées ; puis il groupa le tout sur un plateau qu'il transporta, paume renversée, au-dessus de la tête. « Fameux », murmura-t-il.

En traversant le fumoir-bureau, il tâta le radiateur, de la main gauche et grogna : « Pas chaud ». Il frotta alors son briquet qu'il passa sous un léger fagot de brindilles allumant ainsi la flambée qu'il exigeait toujours préparée dans la cheminée. Les flammes dansèrent leur danse, accompagnée de craquements secs. Robert eut un soupir d'aise. « Exquis. »

Il bénit presque la crise qui l'obligea, six mois plus tôt, à se séparer de la seconde domestique, car à cet instant, il pensa qu'une présence l'eût exaspéré.

Il s'installa, toute élégance de manière bannie, beurrant son pain par couches épaisses, étalant la crème de camembert. Il mâchait goulûment. Dès que sa faim fut calmée, ses pensées s'orientèrent vers Marjorie. Il serra de nouveau les mâchoires en regardant autour de lui. Lorsqu'il se trouvait isolé, il apercevait les choses sous un autre angle. Il l'appréciait à fond, cette solitude, trop rare, hélas ; car, à notre époque de fièvre, nous sommes les « prisonniers des présences », et celà perpétuellement. Aussi pourquoi tant de lâcheté devant son amour ? Pourquoi n'avait-il pu rester garçon ? Mais il dut convenir « Renoncer à Marjorie : im-

possible! » Pourquoi aussi, avec tant de raffinement, la destinée lui fit-elle désirer jusqu'à l'égarement cette jeune fille, possédant le genre de cœur, de nature et de mentalité pouvant le mieux le torturer ?

La cruauté de ses premières années devait suffire pourtant. Ne méritait-il pas une compensation, à présent, sinon une détente ?

Physiquement, Marjorie matérialisait les rêves de son adolescence. Hélas, il se souvint, avec amertume, de la première phrase prononcée par sa femme, le jour même de leurs fiançailles : « Vous savez, moi, je ne suis pas sentimentale ».

Tandis qu'il approchait un large fauteuil de la cheminée, le soupir qui soulagea sa poitrine ressembla plutôt à un gémissement. Il affirma tout haut : « Fichtre non ! Elle n'est pas sentimentale » Ni... c'est la faute de sa mère aussi, cette mère grotesque! Et Marjorie devrait être infiniment plus désaxée qu'elle ne l'est encore. Les compliments gênants, et l'adulation perpétuelle de M^rs^ Heuley l'exaspéraient, jadis.

Ses muscles bougeaient, au coin des mâchoires, toujours au souvenir de M^rs^ Heuley disant à Marjorie, un soir de réception :

« Toi, avec ton corps de déesse ». Ce qui mit la jeune fille elle-même en état de fureur. Mais,

Mrs Heuley, jusqu'à sa mort, survenue l'année précédente, ne se corrigea jamais.

« Que c'est donc rare sur terre, pensa Robert : la mesure et le réel équilibre ». Ses yeux s'arrêtèrent sur une photographie encerclée d'argent, posée au coin d'une table basse, près de ses cigarettes et de la cave à liqueurs.

...Pauvre gosse...

C'était lui à neuf ans, vêtu d'une chemise de soie molle, d'une culotte courte, et chaussé de hautes bottes souples Il se tenait gentiment appuyé contre les genoux de sa gouvernante anglaise : « sa Miss Maguy », le seul être qui, avec l'oncle Raymond, le consolèrent jadis ; les seules lueurs de son enfance.

Il prit l'image jaunie. Quelle mélancolie assombrissait cette petite figure. Comme il se trouvait loin de tout regard, le jeune architecte se laissa doucement attendrir en se retrempant dans l'atmosphère d'amertume de ses premières années, aussi pénible certes, que celle de sa vie actuelle. Pendant quelques heures, il enlèverait donc « le masque » : quel repos de reprendre son vrai visage.

Il le savait bien, sa sensibilité excessive — surtout chez un homme — partait de ce fait qu'il ne connut jamais de caresses maternelles. Mme Dranet mourut à sa naissance. Et pour son père, qui adorait cette dernière, il devint un objet d'horreur.

A mesure qu'il grandissait, le malaise de Monsieur Dranet se développait, morbide. Les vieilles amies de la famille, en regardant Robert, lui disaient : « Vous êtes le vivant portrait de votre mère ». Il tenait d'elle ses cheveux d'un blond chaud, ses yeux allongés et mordorés. Il avait sa grande bouche tendre, sinueuse, et même son rire, chose étrange! Ce rire jamais entendu. Impossible d'oublier les scènes d'énervement de son père, entrant dans la « nursery » comme un fou, en criant : « Faites-le taire! », parce que l'enfant, que l'Anglaise amusait, riait aux éclats. « Faites-le taire, vous dis-je ; je ne peux pas travailler, c'est exaspérant! »

Miss Maguy, alors, prenait le petit contre sa maigre poitrine, dans ses bras anguleux et les larmes aux yeux, disait :

— Poor... poor innocent child, how injust,.how awful!

...Vingt-huit années passées... et, cependant, Robert Dranet en tenant en main la photographie, sentait sa gorge se contracter.

Tout ceci, pourtant, ne fut rien encore. Son père se remaria, alors qu'il doublait le cap de la quarantaine. Il trouva chez Lily Prings, sa seconde femme, une ressemblance physique avec la mère de Robert, et apaisait avec elle la faim qu'il gardait de la disparue.

Fille d'une Américaine et d'un père Irlandais, elle possédait ce corps élancé, ces yeux et ces cheveux d'or qui hantaient les souvenirs de François Dranet.

De l'avis de tous ceux qui la connurent autrefois, Lily Prings dépassait encore en grâce et en beauté la première Madame Dranet. Mais il lui manquait ce qu'avait celle-là au suprême degré : la bonté du cœur et une réelle intelligence. Lily, c'était une poupée de luxe, comme plus tard la nommait lui-même François Dranet, dont la désillusion fut grande, son désir apaisé. Extravagante, n'ayant aucune idée de la valeur de l'argent, elle le ruina à moitié. D'elle il eût trois filles ; trois enfants ravissantes, qui se révélèrent coquettes, sottes et capricieuses, comme leur mère.

Robert ne voyait presque jamais son père, tiraillé entre ses occupations, le tourbillon de mondanités dans lequel l'entraînait la jeune femme, et l'obligation de refaire sa fortune. Mais Lily, cette créature de beauté et d'élégance, « cette marâtre » disaient les domestiques, le petit Robert, assoiffé de tendresse inemployée, se mit à l'aimer en secret. Elle le haïssait. N'était-il pas l'image même de sa mère? Moralement, elle torturait l'enfant, ayant bien remarqué sa sensibilité extrême. Devant lui, elle caressait ses filles, exagérant un amour maternel qu'elle se trouvait bien

loin de ressentir, à ce degré. Le petit pâlissait et s'éloignait. Il se réfugiait auprès de Miss Maguy, ne se doutant guère qu'il comblait le vide de ce pauvre cœur de vieille fille. L'Anglaise l'adorait. Que de fois, sur ses gages, elle acheta des friandises à l'enfant. Un soir, Lily sembla désarmer. Elle rentrait d'une coktail-party, et ses filles lui ayant désobéi, elle voulut les punir. Elle prit alors Robert sur ses genoux, disant qu'elle n'aimait plus que lui et le serra contre elle. Il respira son chaud parfum et sentit ses boucles brillantes contre son visage. Elle l'embrassa avec fougue. Positivement, il crut s'évanouir, et connut un vertige jamais éprouvé. Lorsqu'elle le remit à terre, tout étourdi, il put à peine marcher.

L'intensité de certains sentiments de l'enfance est souvent incroyable.

Le lendemain matin, en lui disant bonjour, au lieu de lui tendre comme à l'habitude, craintivement sa petite main, il voulut se jeter à son cou. Elle le repoussa brutalement.

Quelle nuit! Jamais, jusqu'à sa mort, croyait-il, Robert ne l'oublierait. Lorsqu'il devint un homme, il essaya de comprendre cette exaltation qui monta au point de lui faire perdre tout contrôle. Miss Maguy, n'ayant pu calmer ses sanglots, ni obtenir un mot d'explication, le rattrapa au moment où il ouvrait la croisée, en véritable démence, voulant

se tuer. Alors seulement, il hurla : « Je veux mourir... laissez-moi... je veux mourir ! »

La pauvre fille, lorsqu'il fut apaisé, hésita et se demanda si elle n'aurait pas une longue conversation avec François Dranet. Mais la crainte de perdre sa place, et l'idée que l'enfant ne posséderait même plus sa protection vigilante, la décida à se taire. Le petit lui jura de ne plus recommencer. Le sort voulut d'ailleurs que, peu après, harcelé par sa femme, François Dranet décida d'envoyer Robert en Angleterre. On choisit Eton, et Miss Maguy fut remerciée. Devant le nouveau désespoir de l'enfant, cette dernière lui promit de le suivre à Londres et de s'y placer. Elle sut distraire son chagrin en formant avec lui d'admirables projets, de distractions, « là-bas »... Puis *1914* déclancha les années sanglantes; la marâtre fut ravie de laisser Robert en Angleterre pendant 4 ans. Il ne sut que beaucoup plus tard, par l'Anglaise, comment Lily acheva de décider François Dranet, en lui disant : « Cet enfant est vicieux; je ne veux plus de lui auprès de mes filles. »

Sevré de douceur familiale, accablé d'injustices, Robert pouvait — irresponsable réellement — devenir un monstre. Combien de crimes inexpliqués ont des racines et des ramifications semblables?

Par atavisme maternel sans doute, il resta compatissant, doux et serviable. Sa belle santé lui con-

serva une vitalité, un entrain étonnants, qui le soutinrent toute sa vie. Son esprit, par sursauts, devant les contrariétés, devenait combattif et entretenait en lui-même un optimisme bienfaisant.

En Angleterre, où l'hospitalité est presque une loi, ses jeunes amis de collège le prirent en pitié et voulurent faire connaître à leurs parents « ce gentil petit Français qui n'avait pas de mère ». Il fut invité et choyé. La famille de son meilleur camarade, Frank Begg, l'invita trois années de suite, pendant toutes les vacances : celles de Noël, qui là-bas, durent près d'un mois. Il vécut alors une existence sportive et apprécia à fond la cordialité « homely », si saine de ce pays.

Il vit souvent la brave Maguy, à qui il écrivait régulièrement. Lorsqu'elle mourut, dix ans plus tard, il alla exprès à Londres, afin de « l'accompagner », et fleurir une tombe dont il fit tous les frais. Il n'oublia jamais cet anniversaire, qu'il jugeait sacré.

A quinze ans, il s'éprit de May Begg, la sœur de son ami Frank, qui en avait dix-huit. Elle était fiancée et ne se douta pas de cet amour. Après son attirance inconsciente vers Lily, celui-ci fut son second roman secret. Marjorie ressemblait à cette dernière par certains points. Sans doute la choisit-il sans le savoir à cause de cela. Il est certain que la première impression sexuelle grave notre chair d'un

sceau ineffaçable. François Dranet n'en fut-il pas, lui aussi, la victime?

Après la guerre, lorsque Robert revint en France, n'ayant pas revu son père, il fut frappé par sa mauvaise mine et son changement. M. Dranet, assez embarrassé et ne donnant aucun détail, lui annonça qu'il divorçait. Lily vivait en Amérique, depuis huit mois déjà... La scène qui suivit fut assez pénible, car, avec embarras, ce père vieilli, demanda pardon à Robert de s'être bien peu occupé de lui, se sentant à présent responsable de sa triste enfance. « J'étais envoûté », avouait-il. Il mourut un an après, et le jeune homme s'en voulut de n'éprouver de cette mort que peu de peine. Seuls, des souvenirs amers surnagèrent... Oui... C'était bien cela qu'il ressentait : un peu de pitié et beaucoup d'amertume.

Ayant pourvu ses filles, François Dranet laissait à son fils la fortune de sa mère intacte, ainsi que toute la partie disponible de la sienne propre; ce qui représentait, à ce moment-là, près de deux millions et demi.

Le frère aîné de François Dranet, le vieil oncle Raymond, architecte de talent, devint le tuteur de Robert et le prit avec lui. Il rêvait de se l'associer et ne fut pas déçu, car son neveu se révéla doué pour la décoration et l'architecture. Le jeune homme parlant l'anglais comme le français, lui rendit

même des services. Dix années passèrent. Robert n'eut pas de liaison sérieuse, et fit beaucoup de sports, dont il gardait l'habitude, prise en Angleterre.

C'est à Biarritz, où son oncle Raymond possédait une propriété « La Kandella », qu'il rencontra Marjorie Heuley, fille d'une Française et d'un Ecossais, mais naturalisé. Elle était née à Paris. Il fut séduit par ses yeux clairs, rappelant ceux de Lily et de May, ses premières passions. Il aima ses cheveux lisses, d'un mordoré naturel qui pâlissait aux lumières. Il admira également le corps de cette jeune fille sportive, son allure décidée, et, à la fin de l'été, elle le conquit définitivement. Il ne pouvait plus se passer d'elle et se pliait à tous ses caprices, vivant avec la seule crainte de la décevoir et de lui déplaire. Il dissimula sa vraie nature ; car assez « snob », elle affichait des opinions et des goûts pratiques avant tout.

— Moi, je suis moderne ! clamait-elle toujours.

Elle aimait la gaieté, n'était point sotte, lisait un peu et ne manquait pas d'esprit. Elle affirmait souvent aussi :

— Amoureuse ?... Qu'est-ce que cela signifie? Je commence à craindre de n'aimer jamais ; car, enfin, j'ai vingt-trois ans...

La première fois qu'elle prononça cette phrase devant Robert, il s'écria :

— C'est monstrueux ! C'est nier la vie même !

— Comment ? ripostait-elle en fronçant les sourcils. Pourquoi monstrueux ? Plus je regarde autour de moi, et mieux je vois que tout ce qui se passe de néfaste sur terre, a toujours comme racine « l'amour ». Je préfère des sentiments moins... plus... paisibles.

Une amie la prit alors par la taille disant :

— Chère Marjorie. N'oublie pas le vieux dicton écossais : « Méfie-toi du torrent rapide. Ne te laisse pas altérer, et tu passeras près de lui sans soif, sans crainte de te voir entraîner dans les remous. »

Les parents de Marjorie trouvant Robert sympathique achetèrent un terrain donnant sur la mer et lui demandèrent, ainsi qu'à l'oncle Raymond, un projet d'habitation, inspiré d'une vieille maison basque. Marjorie, très autoritaire, mais adroite, se servit de Robert pour imposer ses idées, sans en avoir l'air ; « par ricochet ! » observa le jeune homme en plaisantant. Elle le priait gentiment d'influencer le vieil architecte.

En somme, Robert trouva les idées de la jeune fille amusantes et logiques. En les poétisant et en les stylisant, il les insinuait à son parent.

— Tu as réellement du goût et de l'originalité, approuva le vieillard, qui s'inspira de cette collaboration et suivit les idées de son neveu. L'inti-

mité de Robert et de Marjorie se resserra. Une fois la maison terminée, il s'en amusèrent beaucoup, car Mister Heuley et Raymond Dranet se montraient devant eux, fiers de leur œuvre. Or, il ne restait en réalité plus rien du premier projet formé par eux.

Les jeunes gens se retrouvèrent à Paris. L'oncle et le neveu furent régulièrement invités par la famille Heuley.

Robert ne voyait plus qu'un seul but dans la vie : l'amour de Marjorie ; et cela de toute la force de sa volonté. Elle ne s'en doutait guère. Pour se mettre à son niveau, il traitait tout à la blague, ne flirtait pas et s'appliquait à bien porter le masque du jeune homme moderne et désabusé. Réellement intelligent, il ne se dissimulait pas que la vie, près de Marjorie, ne lui donnerait qu'un bonheur incomplet. Car enfin, que deviendrait-il, à côté d'elle, avec son besoin grandissant de tendresse et d'expansion ? Combien de temps contiendrait-il ses forces d'amour, perdues, refoulées depuis sa venue au monde ?

La jeune fille affirmait toujours : « J'ai horreur des manifestations exagérées, horreur des exaltés; je les trouve grotesques ! »

... Que faire, puisqu'il ne pouvait vivre sans elle ?... Plutôt des demi-joies que la privation complète, dont il souffrirait trop. Comment Marjorie